

Du STUDIO à L'ECRAN

Sur la Musique au Cinéma

Il n'y a guère que peu de temps que la musique au cinéma est sortie de l'enfance. Elle est devenue pourtant, d'un seul coup, sans transition, adulte et vigoureuse. Des compositeurs de qualité ont aidé à cette croissance si drue; tels, pour n'en citer que quelques-uns: MM. Henri Rabaud, Honegger, Darius Milhaud, Delanoy, Ravel, etc. et M. Albert Wolff, dont on sait le brillant succès avec la musique dont il a paré « Ito ». De ce dernier, il nous a paru intéressant, étant donné la place qu'il est en train de prendre dans la musique du film de résumer certaines vues et certains projets.

Une des raisons, d'après lui, pour laquelle la musique n'a pu encore trouver sa véritable place dans le film, tient à sa brièveté et à sa rareté. Il est en effet d'habitude, généralement ou tout au moins jusqu'à présent, de n'inviter le compositeur à écrire sa partition qu'au moment où le film est complètement terminé. Comme on n'attend plus qu'après lui, et qu'on le presse de tous côtés, il écrit rapidement et peu, ce qui est une garantie relative de la valeur de ce qu'il fait. Il pourrait, en effet, écrire abondamment dans le court laps de temps qu'on lui laisse, mais il y aurait alors toutes chances pour que la qualité s'en ressentit. Telle est la méthode généralement employée. Il en est d'autres, dont certaines employées parfois en Amérique, méritent, à titre de curiosité, d'être rapportées. Celle-ci par exemple: Une société de film demande à un compositeur d'écrire des pièces pouvant s'appliquer à des situations différentes, orage, coucher de soleil, lever du jour au bord de la mer ou dans la forêt, etc. Puis, elle met dans des tiroirs dûment étiquetés cette musique. Et lorsque dans un film, on a besoin d'oser musicalement une situation, on ouvre le tiroir voulu, et on prend au petit bonheur ce qui s'y trouve. Et, bien que venant d'Amérique, cette manière de faire est absolument authentique. D'ailleurs, bien payé pour cela, le compositeur, lorsqu'il a écrit trois ou quatre de ces tableaux passe-partout, peut se croiser les bras pendant le reste de l'année.

Toute différente, et combien véritablement artistique a été la manière dont « Ito » fut enveloppé de musique par M. Albert Wolff qui, on va comprendre pourquoi, désirait que cette manière se généralisât et même se complétât encore comme on le verra tout à l'heure. En premier lieu, travail avec le metteur en scène, l'intelligent et dévoué M. Benoit Lévy, de manière à savoir, dès le commencement, où il faut placer la musique; cela, suivant les scènes et les situations. Puis (et ceci n'est peut-être pas toujours réalisable), une collaboration encore plus étroite du musicien et du metteur en scène, permettant au premier d'assister, dans le pays même où se passe l'action — au Maroc —, à toutes les prises de vues, de jour et de nuit, et le laissant en même temps, puiser son inspiration à la source même, et se baigner entièrement dans l'atmosphère qu'il devait créer. Enfin, muni de tous les documents qui lui étaient nécessaires, retour à Paris où on lui laissa tout le temps qu'il désirait (six mois, paraît-il, pour la parfaite mise au point de sa partition).

On conçoit que de telles conditions permettent d'assez beaux résultats que ceux obtenus par M. Albert Wolff dans « Ito ». Quelque pleinement satisfait, il verrait pourtant encore quelque chose de plus et il pense à dire, pour la musique: « Quo-

ndo ascender »; Pourquoi — songe-t-il — de ne pas opérer l'union, la fusion complète du « sonore » et du « réel » le sonore à l'écran, et l'orchestre dans la fosse, encadrant, soutenant, complétant le sonore. Est-il impossible d'y arriver? Par un effort constant et vigoureux, les ingénieurs ont obtenu du disque là — presque — perfection; ne pourraient-ils, au prix du même travail, arriver au même résultat pour le sonore? Et ainsi, la Musique au lieu d'être reçue dans les studios comme une parente pauvrie, s'y verrait accueillie sainement en souveraine, tout au moins comme une alliée sur laquelle on compte pour remporter la victoire.

Si les choses n'en sont pas encore complètement là, M. Albert Wolff a eu pourtant la nouvelle chance de rencontrer pour « Divine », le film de Mme Colette, un metteur en scène, M. Ophüls, qui semble avoir compris toutes ses idées, et sera son précieux collaborateur.

Et ce sera encore un pas vers un avenir glorieux pour la musique au cinéma.

Louis-Charles BATTAILLE.

Entre le rythme et l'image

Combien étonnante, cette chose, que Franz Schubert, dont la vie amoureuse offre aux regards de la postérité tant de discréption soit pour le cinéma une source continue d'inspiration! Que le sujet même du Roi des Ashes ait jadis fourni à l'écran le motif d'une œuvre singulièrement belle et par la forme, et par la technique, et par l'interprétation, nous ne pouvions que nous en réjouir; de même, lorsque « Le Voyage d'Hiver » eut suscité une suite d'images très proches spirituellement des lieds les plus admirés, mais après La Symphonie Inachevée que nous fûmes l'un des rares à n'avoir apprécié que suivant ses mérites, assez faibles: voilà que sous le titre Romance d'amour, une soi-disant page de la vie sentimentale de Schubert nous est à nouveau offerte. Là, plus de riche comtesse ni de drame tragique, il s'agit d'une jeune fille, Vicki, la fille du maître de ballet de la Cour — nous sommes à Vienne en 1820 — dont le musicien encore inconnu est amoureux, mais Vicki aime et se trouve aimée par le beau comte Hohenberg... Qu'adviendra-t-il? Il adviendra que le bon Schubert s'entremettra ingénument auprès de l'Archiduchesse régnante pour faire le bonheur des jeunes gens, et grâce au souvenir qu'il évoquera d'un de ses anciens soupirants, il gagnera la cause des amoureux, chantant même à la messe de leur mariage son admirable « Ave Maria ». Et comme c'est Richard Tauber qui a l'honneur d'interpréter le rôle du compositeur, nous y gagnerons d'entendre souvent au travers du film son bel organe qui ne traitait pas plus la musique de Schubert que son physique à lui, vis à vis d'un homme aux traits si caractérisés. Eh bien! je l'avoue, j'aime beaucoup la simplicité de cette histoire sans grandiloquence, et qui, toute imaginaire qu'elle soit, n'attente pas à la dignité du héros principal. La mise en scène l'accompagne avec goût, les détails en sont volontiers ingénieux; les artistes, en dehors de Richard Tauber, jouent avec naturel et le dialogue (synchronisé) ne manque pas de vraisemblance, chose rare. Je crois que mes lecteurs ne me reprocheront pas de leur avoir indiqué « Romance d'amour » comme une œuvre intéressante.

N'abandonnons pas encore la romance, puisque aussi bien viens-je de passer deux agréables heures à la vision d'*« Antonia, Romane Hongroise »*, film tiré d'une pièce de Melchior Lengyel. Heureusement, il ne paraît guère qu'il s'agisse là d'une adaptation, toute la réalisation en est habile, très serrée même sous son apparence négligente... Si le sujet, si mûre, si mûre, un fil à peine ébauché qui n'a pas point de lendemain, prend une valeur de premier plan, grâce d'une part à la séduction étudiée de Marcelle Chantal qui chante avec une langueur voluptueuse la romance d'Antonia, grâce d'autre part à la jeunesse au châle irrésistible de Fernand Gravay. Ce petit-là est destiné à acquérir une place de première grandeur au firmament des étoiles cinématographiques, car ses dons de composition révèlent une intelligence sans biseau en éveil, qui ne se contente point d'être stationnaire comme la plupart des autres. Douceur aussi, mais proche des dangers abandonnant la douceur de cette romance hongroise pimentée du feu des tziganes; en doux dialogues la souligne, mais de ses mots s'échappe par éclairs un murmure avec... Le film dans cette partie où l'on veut expliquer ce que l'autre s'obstine à ne point vouloir comprendre, s'orne d'une délicatesse autour de quoi l'âme du spectateur fait silence...

Je crois bien n'avoir rien écrit précédemment de « Vers l'Abîme ». C'est un film qui nous laisse sous une très particulière impression point seulement issue (pas du tout même) de la perfection rythmique ni de son montage, mais découlant de sa grandeur scénaristique. Je voudrais que tous ceux qui ignorent de quoi est pétée l'âme intime d'une patrie, ce pourquoi on défend sa réputation, sa moralité, son intégrité vis à vis des nations voisines — l'action de « Vers l'Abîme » se situe dans une Ambassade française isolée en terre étrangère — je voudrais que ceux-là aillent voir et plus encore aillent écouter certaines paroles prononcées par Henri Roussel sur le ton et avec l'allure raides qu'on lui connaît. Et puis, qualité appréciable et presque unique en la majorité des cas, le réalisateur est un homme du monde qui connaît parfaitement l'atmosphère d'une Ambassade et ne commet aucun péché contre le savoir-vivre. Ajoutons enfin que le côté féminin est représenté par la belle et troubante Brigitte Helm et l'extraordinaire (le mot est juste) Françoise Rosay, dont ici la création de chanteuse espagnole, directrice de beuglant interlope, est d'un pittoresque saisissant.

Je n'écrirai certes pas du réalisateur des « Amours de Cellini » qu'il connaît les us et coutumes de la Cour de Florence au temps des Médicis! Pour nous Français de vieille race, le culte des Américains en ce genre nous est à la fois une source de colère et de rire. Et encore, le plus impartial en l'affaire se trouve-t-il être un Français, M. Jean-Vincent Breychignac, à qui fut confié le soin du dialogue en notre langue et qui fait prononcer à ses héros des paroles d'une naïveté et d'un anachronisme inconcevable. Morbleu, Monsieur! Lisez donc un peu les chroniques Florentines et les écrits de Savonarole, de Machiavel, et les récits de Pétrarque et de Dante. Vous savez comment l'on s'exprimait sous la Renaissance Italienne, protocole compris. Pour le reste, nous avons trop visionné ce genre de films romancés à la manière yankee pour nous y attarder. Toutefois, Frédéric March est un Cellini brave et beau, assez barrymoresque d'ailleurs par sa longue, ses emportements, ses coups d'épée, son profil. Quant au duc Alexandre, qui n'était réellement qu'un mulâtre, il est littéralement impayable. Qu'en aurait donc pu faire Lorenzaccio? Quant aux dames, Constance Bennett et Fay Wray, elles ne seront jamais que qu'elles puissent faire sous les brocards et les perles, que de ravissantes filles d'Hollywood!